

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**L'indépendance et l'étranger au Québec**  
André Montambault, *Étrangers!*, Montréal, Éditions Logiques,  
collection « Autres mers, autres mondes », 1991, 292 p.

Michel Lord

Number 65, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39042ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1992). Review of [L'indépendance et l'étranger au Québec / André Montambault, *Étrangers!*, Montréal, Éditions Logiques, collection « Autres mers, autres mondes », 1991, 292 p.] *Lettres québécoises*, (65), 31–32.

# L'indépendance et l'étranger au Québec

Voilà un premier roman de science-fiction qui n'est pas sans intérêt, mais dont la composition souffre d'un certain mécanicisme.

SCIENCE-FICTION  
Michel Lord

LE CORPUS QUÉBÉCOIS possède peu de romans d'anticipation et de politique-fiction dont l'action se déroule dans un futur proche et où l'idée de l'indépendance entre en jeu. *Étrangers !* d'André

Montambault est de ceux-là. Il vient s'ajouter *mutatis mutandis* à la courte «série» inaugurée par Jules-Paul Tardivel (*Pour la patrie*, 1895) et continuée par Ubald Paquin (*La Cité dans les fers*, 1926) jusqu'à Jean-Michel Wyl (*Québec Banana State*, 1978). Dans ce dernier roman, il est intéressant de rappeler que l'action commence peu après l'élection du Parti Québécois, le 15 novembre 1976, et met en scène un dictateur québécois qui prend le pouvoir avec l'aide des communistes soviétiques et fait du Québec un État indépendant où les citoyens perdent leurs droits et leur liberté.

La politique-fiction, pour fascinante qu'elle demeure peu de temps après sa publication, porte souvent les marques rapides de son dépassement par la réalité elle-même. Ce qui ne lui enlève pas ses qualités ni cette espèce de photographie des idéologies qui régnaient au moment de la publication.

S'il est question d'indépendance dans le roman de Montambault, il n'est pas dans le propos de l'auteur de faire intervenir les Soviétiques. Le marxisme, qui pouvait encore paraître puissant en 1978, ne suscite plus tellement de passions dans les années 1990. C'est plutôt la débâcle. En revanche, le Québec demeure tiraillé par certaines formes très précises de tensions, avant tout sociopolitiques, et c'est celles-là qu'*Étrangers !* fait ressortir.

Que le projet d'écriture soit pertinent, cela ne fait pas de doute. Il s'agissait de focaliser le discours sur les relations problématiques que les Québécois entretiennent avec les immigrants. Au sein même de la tribu, des différences idéologiques profondes existent. Projetées dans un futur proche, cela donne à penser que le Québec est assis sur une poudrière si les forces de droite (celles qui refusent l'apport de

l'étranger) venaient à triompher. Le projet de Montambault consiste donc dans ce contexte à exhiber les deux faces de notre réalité sociopolitique en faisant se confronter les acteurs presque sur le plancher des vaches.

Que l'auteur pose le problème de cette façon, voilà qui est lucide. À cela, je n'ai rien à redire. J'ai toutefois quelques réserves quant à la manière, quant à ce qui donne forme à l'œuvre. Qu'elle ait quelques défauts ne doit pas nécessairement nous surprendre puisqu'il s'agit d'un premier roman et qu'il est rare qu'une telle aventure scripturaire ne comporte certains risques. Voyons de quoi il s'agit.

D'abord l'œuvre me semble construite un peu trop mécaniquement. D'un côté, l'action se déroule à Montréal en plein congrès du Regroupement souverainiste qui mène sa course à la direction du parti. De l'autre, le discours est centré

sur un Mexicain qui vit dans la misère et qui fuit son pays pour connaître une vie meilleure dans la «riche» Amérique. Montambault fait alterner les quarante-trois chapitres du roman selon cette dichotomie invariable en opérant, il est vrai, des transformations importantes et souvent fascinantes dans la partie «mexicaine».

L'idée est évidemment de créer un suspense, et l'on sent bien dès le départ que le but du récit est de conjoindre les deux parties apparemment totalement disjointes. Le titre nous donne bien aussi un indice de l'orientation narrative, qui est aussi ici une orientation idéologique : représenter un «étranger» qui vient vivre au Québec pendant que des Québécois «pure laine» tiennent un congrès qui pourra avoir des conséquences sur l'avenir du pays.

En somme, le discours porte sur les tiraillements les plus actuels du Québec et la fiction ne sert qu'à les dramatiser, mais à peine un peu plus que ce qui se passe depuis quelques années. Il s'agit ici non pas tant de savoir si le Québec sera indépendant ou ne le sera pas, bien que la question ne soit pas encore réglée dans ce futur proche, mais



d'envisager des politiques qui fassent preuve d'ouverture ou de fermeture sur l'étranger, en l'occurrence, l'immigrant.

Quelques aspects nuisent à ce que j'appellerais le plaisir du texte.

Le récit part de trop loin au Mexique : trop de détails écrasent le texte, d'autant plus qu'au milieu du roman, un des protagonistes majeurs disparaît du discours (pour réparaître il est vrai au dénouement). On comprend que ce qui cherche à se dire avec force détails, c'est la longue lutte d'un homme contre sa condition de pauvre et d'humilié : pour ce faire, le narrateur se transforme en *descripteur*, peut-être un peu trop minutieux, d'actions. À la décharge de l'auteur, il est vrai que dans une perspective globale, le projet d'écriture se défend. Il sert à mettre en relief le parcours existentiel du Mexicain qui, après une série d'aventures éprouvantes, arrive en étranger au Québec puis tente désespérément de s'y adapter. Pour cela, il faut à chaque fois des remises en contexte pour camper un être en exil, presque à la dérive, qui cherche à s'adapter à de nouveaux milieux.

Mais l'étalement descriptif ne sert plus vraiment à comprendre la suite, puisqu'il y a, au milieu du roman, une coupure thématique qui se transmet à la forme. Le protagoniste entre dans l'ombre — il passe pour ainsi dire le bâton dans ce qui ressemble alors à une course à relais — et le récit se poursuit beaucoup plus rapidement en se construisant à grands coups d'ellipses. Autant les premiers chapitres sont lents et parfois ardues, autant les derniers se bousculent, comme pour arriver à temps à la ligne d'arrivée.

Les chapitres axés sur le congrès sont, pour leur part, constitués, on le comprend aisément, d'abord de discours au sens commun et au sens narratologique : le discours narratif relate la vie intense d'un groupe de

«discoureurs» politiques. On le voit, l'idée de discours est liée dans les deux parties de l'œuvre à celle de la course à obstacles ou à relais. Mais pour le congrès, le texte plonge *in media res*, tout à l'opposé de la partie «mexicaine» de l'œuvre. Il faut pourtant un certain temps pour saisir l'ensemble de la problématique politique que cherche à proposer le roman. Cet ensemble demeure toutefois plutôt restreint, le but de l'auteur n'étant visiblement pas de donner une image étendue de la politique québécoise dans un futur proche (ce qui m'aurait paru essentiel, sinon fascinant), mais de s'en tenir à quelques acteurs dont la fonction est de s'opposer dans une course à la direction d'un parti où le seul enjeu semble être la question des «étrangers». C'est bien mince.

Encore là, le déroulement du texte n'échappe pas à une certaine mécanisation : avant de laisser discourir les acteurs, pour la plupart des orateurs, le narrateur les décrit toujours comme s'il donnait leur curriculum vitæ. Le procédé aurait pu varier selon divers scénarios stylistiques.

Autre détail, qui, à la réflexion, n'est pas un détail dans la formalisation de l'œuvre : le récit est truffé de rappels historiques qui paraissent parfois insérés comme une fiche que l'on ajoute à une séquence narrative. L'effet didactique pèse d'un bien grand poids.

Reste le fond du débat qui, lui-même, ne manque pas d'intérêt, mais qui, en même temps, fait beaucoup trop manichéen. D'un côté, il y a le chef du Regroupement souverainiste qui a une vision rationnelle de l'avenir du Québec et qui fait preuve de grandeur d'âme et d'ouverture d'esprit, de l'autre les grenouilleux à graine de fascistes qui sont animés par la passion du pays, d'un pays pur qui devrait fermer ses portes aux «étrangers».

Tout se passe comme si fatalement le Québec devait s'en aller dans cette direction, bien que, fort étrangement, le narrateur ne dise pas clairement comment se résout la course à la direction du parti. Il laisse imaginer le meilleur et le pire en orientant la lecture vers le dernier aspect. Peut-être aussi que ce texte donne une vision juste des enjeux actuels du Québec, empreints d'ambiguïté quant à notre situation politique. Il est vrai qu'il s'agit d'une fiction qui a d'abord pour but de dramatiser une situation de fait et pas nécessairement pour objet de résoudre ce que l'Histoire est encore en train d'essayer de régler. Mais on se serait attendu à ce qu'un roman règle justement de manière fictive ce qui semble encore insoluble.

Dans ce contexte, *Étrangers !* me semble, pour un roman de politique-fiction, ne pas assez décoller de la réalité et mimer de trop près certains mécanismes de la réalité politique. Il est vrai que l'auteur caricature le monde politique, mais il caricature aussi un débat actuel en prenant trop de distance d'un côté — la distance de l'arbitre qui suspend son verdict — et pas assez de l'autre, comme si entrer à fond dans la fiction avait représenté un danger. Il manque à cette œuvre un certain esprit et un certain style qui auraient permis la transmutation du «message» en quelque chose de vraiment mordant.



« Les mets de Citronlime? Une cuisine familière ciselée à l'asiatique. De véritables poèmes en prose! »

**Citronlime**

RESTAURANT  
4669 ST-DENIS, MONTRÉAL. 284-3130